CD événement, annonce.« Mi Historia Americana Sur », Daniil Trifonov, piano (2 CD Deutsche Grammophon, Sao Paolo, New York, fév 2026)

Après de longs questionnements personnels (et d'autant plus appréciés) sur le romantisme russe (Rachmaninov), sur JS Bach (*L'art de la Fugue*), et autres projets intimes qui sont conçus comme une géographie personnelle, voici l'un des programmes les plus intimes du pianiste : celui-ci poursuit le voyage « *My american Story-North* », exploration de la littérature pianistique des États-Unis. Passionné depuis toujours par les rythmes sud américains, et caribéens (salsa, merengue, samba…), Daniil Trifonov a pu approfondir sa réflexion pendant le confinement de la Covid en 2020 : il a vécu la pandémie ainsi confiné avec sa famille en République Dominicaine dont son épouse est native. Il en résulte

cette collection de pièces qui tout en témoignant de la grande diversité des rythmes, atteste aussi de la place du clavier dans la musique latine des Amériques.



De Ginastera, Villa-Lobos et Lecuona à son propre « Tango », le pianiste se déplace de découvertes en révélations, du Brésil à Cuba, du Pérou à l'Argentine. Avec les instrumentistes du **São Paulo Symphony Orchestra**, l'explorateur interprète Aquarela do Brasil (Ary Barroso) ; le pianiste défricheur signe aussi la première mondiale au disque des métissages mystiques des « ***Cuadros del Sur*** » d'**Osvaldo Golijov**. Tout le programme célèbre l'énergie vitale et même salvatrice du rythme : la danse comme exécutoire et affirmation d'une joie de vivre coûte que coûte.

Le CD2 retient particulièrement l'attention. Le point d'accomplissement et sur le plan sémantique, le sommet intentionnel demeure les 15 sections de « *Cuadros del Sur* » de l'argentin Osvaldo Golijov, suite pour piano et orchestre de chambre d'après « La Pasíon segnun San Marco » (2000) ; le cycle transpose le feu ardent des danses sud américaines en célébration des métamorphoses spirituelles : y alternent comme

jalons d'un cheminement d'une irrépressible activité viscérale et profonde, les 7 « Promenades », pauses introspectives pour piano seul, sorte de méditation qui font office du choral chez Bach, un moment suspendu où l'écoute se fait méditation et autocritique.
Golijov cisèle son orchestration, cuivres et vents, percussions aux interventions millimétrées. A la trajectoire spirituelle, Golijov ajoute aussi les scintillements et éclats délirants d'un voyage des Caraïbes aux Andes (le déjanté et chaloupé, cubain, « Caribe » au centre du cycle et le plus long tableau sonore, avec « Fuelle-respiros »). Nuancé, électrique, Trifonov réalise ce concept multiculturel et alchimiste des métissages et mélanges en perpétuel échange, du Grégorien au guaracha de Cuba, du flamenco à la Samba des carnavals latin. Au mérite du pianiste revient cette fusion génial de la sauvagerie rythmique et de l'esprit des révélations mystiques, comme si les deux mondes s'entrechoquaient dans l'espace sonore ainsi produit : Europe et Amérique latine. L'unité et la cohésion du cycle captive d'un bout à l'autre.

Villa Lobos se distingue aussi entre inquiétude et tendresse, tension et nostalgie : cf les deux premiers *Bachianas Brasileiras n°4* (Prélude et Coral). L'Aria plus sombre et lointain cède à un élan frénétique dans sa seconde partie, contrastant avec la mélodie plus mystérieuse réitérée avec une douceur languissante finalement conclue dans une tension rugissante et évaporée. Vive, enivrée, la dansa (Miudinho) fusionne exaltation et transe jubilatoire dans un saturation harmonique d'une énergie impériale, impérieuse. A l'inverse, lové dans un songe distancié, *Suave Acalanto* de Lorenzo Fernandez crée une pause onirique murmurée bienvenue. Enfin « Levante » de Golijov affirme la rythmique carrée, autoritaire d'un tango déchainé, libéré, asséné avec un panache comme possédé.

CD événement, annonce.« Mi Historia americana », Daniil

Trifonov, piano (2 CD Deutsche Grammophon, Sao Paolo, New York, fév 2026) – CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2026



VIDÉO

Daniil Trifonov on his album ‘Mi Historia Americana – Sur’

Daniil Trifonov speaks about the making of his album ‘Mi Historia Americana – Sur’ and the inspiration behind it. Filmed during the album photoshoot in the Dominican Republic, he shares insights into his life, his connection to Latin America and some of his favourite places, while revealing the stories and ideas that shaped this deeply personal musical journey.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 21 février 2026. TANEÏEV / TCHAÏKOVSKI / MIASKOVSKI / SCHUMANN. Daniil TRIFONOV (piano)

C’est une évidence, ce soir les *Grands Interprètes* fêtent l’anniversaire de leurs 40 ans avec le plus extraordinaire pianiste du moment. Un Grand interprète en majesté. On ne pouvait rêver mieux avec Daniil Trifonov. Ce jeune artiste d’origine russe sait avec un art suprême proposer des concerts d’une intelligence rare. Nous avons ainsi été pris par la main pour un voyage musical bouleversant.

Car lorsque Daniil Trifonov met ses doigts sur le clavier, une véritable magie opère. Il n’est plus question de technique, d’instrument, de compositeur. Tout s’oublie pour vivre intensément une aventure musicale des plus riches. Tout est musique et fait oublier les contingences matérielles. La musique est pure et belle, victorieuse. Le *Prélude et Fugue* de **Sergueï Taneïev** est une œuvre courte, bien écrite et paraît d’une simplicité et d’une élégance rare sous les doigts magiques de Trifonov. Puis dans l’*Album d’enfants* de **P. I.**

Tchaïkovski, c’est tout le monde de l’enfance, des jouets, des contes et légendes qui se révèle. En choisissant ces pièces courtes et sensées être faciles, Daniil Trifonov ose se passer de toute virtuosité pour aller vers la quintessence de la musique. C’est d’une beauté confondante, d’une émotion délicate et d’une perfection formelle qui sert toujours la délicatesse des propos. Daniil Trifonov va jusqu’à orner la mélodie de la vieille chanson pour lui donner un caractère versaillais. Il joue avec la partition et avec son public qu’il a séduit jusqu’à présent sans aucun effet de virtuosité. La *Sonate* de **Nikolaï Miaskovski** est plus dramatique et le toucher du pianiste se fait plus profond, les couleurs sont plus épaisses, les nuances plus creusées. Tout le jeu s’amplifie, les sentiments sont plus bouleversants. Lors de l’entracte chacun échange avec son voisin tant le jeu du pianiste a été extraordinaire.

Pour la deuxième partie du concert, **Daniil Trifonov** nous entraîne dans le monde si riche de **Robert Schumann** avec sa *Première Sonate*. Cette interprétation intense, engagée et comme surnaturelle, nous plonge dans l’univers de Schumann. La poésie pure, la joie comme la douleur nous submergent. Le jeune homme s’engage corps et âme dans cette extraordinaire sonate en fa dièse mineur. Dès les premières notes, le jeu intense et profond, le *tempo* engagé et un sentiment noble nous entraînent avec force. Le voyage est fulgurant. La beauté du jeu, les couleurs éclatantes, les nuances creusées, tout le jeu est au service des émotions si complexes mises par Schumann dans sa composition. L’âme du compositeur, celle de l’interprète et celles du public se rencontrent. Jamais personne n’avait entendu cette sonate aussi intensément interprétée dans un jeu si parfait. Le sens de la composition est magnifiquement expliqué. Trifonov allie une maîtrise technique parfaite à une intensité de jeu galvanisante. Il y a le ciel et l’enfer qui luttent, l’amour, la mort, la joie exubérante comme la douleur la plus tragique. Il est rare de vivre aussi intensément un moment musical si parfait ouvrant

des émotions si extrêmes. Le programme d’une intelligence remarquable nous a pris par la main pour aller vers un romantisme absolu.

Ce concert est comme un cadeau, un moment de pure grâce qui abolit le temps et l’espace. Le public est si ravi qu’il exulte et obtient trois *bis* absolument bouleversants. Merci à Daniil Trifonov d’avoir répondu à l’invitation des *Grands Interprètes.* Jamais ces mots n’auront eu un sens si évident.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 21 février 2026. TANEÏEV / TCHAÏKOVSKI /MIASKOVSKI /SCHUMANN. Daniil TRIFONOV (piano). Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CD événement, annonce. TCHAIKOVSKY par Daniil Trifonov, piano (Sleeping Beauty, Children’s album, Sonate opus 80, Theme and

Variations opus 19/6 (2 cd DG Deutsche Grammophon)

En 2 cd événements, le pianiste DANIIL TRIFONOV poursuit un parcours à part, marqué par un tempérament sans concession et des approches aussi radicales que très investies ; après ses JS BACH, RACHMANINOV et récents CHOSTAKOVITCH, le pianiste russe enregistre une partie significative de son compatriote Piotr Illiytch Tchaikovsky. Enregistré aux USA (Worcester, Massachusetts, en janvier dernier, 2025), l'album Tchaikovsky confirme une compréhension en profondeur, ardente et puissante, élégante et introspective, exprimant avec une sensibilité lumineuse, la tendresse tragique, les vertiges intimes de Piotr Illiytch. En particulier du jeune compositeur que l'ambiance familial et le soutien parental réconforte, préserve d'une réalité difficile et douloureuse qui scelle son destin comme adulte.

L’album qu’ouvre et transmet **Daniil Trifonov** nuance la carrure rien que romantique d’un Tchaikovsky que beaucoup ne considère que comme le génie romantique et sombre de la fin… Les partitions regroupées ici composent le portrait du jeune Piotr Illytich, porté par une ardente confiance, une insouciance presque heureuse (qui sera durement brisée par la mort de sa mère à Saint-Petersbourg pendant l’épidémie de choléra de 1854)…
Y sont perceptibles aussi les peines et les espérances de l’enfance, de la jeunesse et de la famille. Au programme, **la première Sonate pour piano en do dièse mineur, op. 80** (1865), le « **Thème original et variations** » en fa majeur, op. 19/6 (qui permit à Van Cliburn de remporter le Concours Tchaikovsky en 1958), et « **l’album pour les enfants** » opus 39 « alla Schumann », conçu comme un livre de légendes et de contes en 24 séquences ciselant une rare immersion dans l’imaginaire enchanté de l’enfance (cf « doux rêve », n°21), où perce une impatience impérieuse (Valse n°8), une vitalité fiévreuse (« Chanson napolitaine », n°18)…

En conteur exalté autant qu’en orfèvre poète, Daniil Trifonov a aussi enregistré la suite de concert du ballet « **La Belle au bois dormant** », créée par le jeune Mikhail **Pletnev** en 1978 (comme lui, grand vainqueur du Concours Tchaikovsky de Moscou). Le Tchaïkovski qui s’en dégage, est à la fois flamboyant et personnel, le pianiste s’attachant surtout à dévoiler le jeune compositeur, « surtout dans ses jeunes années, Tchaïkovski trouvait de la joie dans ses relations étroites et

un confort émotionnel dans sa famille » précise le pianiste. Pour le pianiste, La belle au bois dormant reste une découverte précieuse alors qu'il découvrait la magie du théâtre (et de la musique de Tchaikovsky) quand il assistait régulièrement aux représentations du ballet avec ses parents. Trifonov a choisi la transcription pour piano de Pletnev car son prédécesseur a parfaitement exprimé au clavier seul, les racines profondes du ballet qui l'inscrivent dans l'univers de la pure féerie et dans l'énergie de la danse. **CLIC de CLASSIQUENEWS** automne 2025

CD événement, annonce. TCHAIKOVSKY par Daniil Trifonov, piano (Sleeping Beauty, Children's album, Sonate opus 80, Theme and Variations opus 19/6 (2 cd DG **Deutsche Grammophon**)



Album complet disponible en version numérique, sur CD et sur vinyle le 3 octobre 2025. **CLIC de CLASSIQUENEWS** automne 2025 – critique complète sur classiquenews le jour de la parution, le 3 oct 2025.

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur DG Deutsche Grammophon : https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/tchaikovsky-daniil-trifonov-13850

TEASER VIDÉO

Daniil Trifonov – **Tchaikovsky**: The Sleeping Beauty, Op. 66 (Transcr. Pletnev): IV. Andante (extrait) /new cd album / october 2025 / Deutsche Grammophon

---

english version / Product Information

On his upcoming album Tchaikovsky, star-pianist Daniil Trifonov presents a beautiful selection of the iconic composer's solo works that reflect him at his most intimate and private.

The work is threaded through with themes of both mother and childhood, youth and family. It contains the rarely performed early Piano Sonata in C sharp minor, Op. 80, the Thème original et variations in F major, Op. 19/6, and the Children's Album. Additionally, Trifonov has recorded the Concert Suite from the Ballet The Sleeping Beauty, created by a young Mikhail Pletnev in 1978. The album unearths a side to Tchaikovsky that is often overlooked.

"We think of him as an archetypical Romantic," says Trifonov. "But particularly in his younger years, Tchaikovsky found joy in his close relationships and emotional comfort in his family."

Listen to a third pre-release track, a joyful interpretation of 'Fairy of Silver' from Tchaikovsky's The Sleeping Beauty, Op. 66. The full album will be released digitally, on CD as well as on vinyl on 3 October and is available for pre-order.

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), 17 juillet 2025. RACHMANINOV / R. STRAUSS. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Daniil Trifonov (piano), Daniel Harding (direction)

La seconde invitation du *Philhar* au festival Radio-France Montpellier surclasse la première déjà captivante (le 11 juillet). Sous la baguette de Daniel Harding, deux pièces phares du romantisme brillent au firmament de l'Opéra Berlioz : le *3e Concerto* de Sergueï Rachmaninov avec le pianiste russe Daniil Trifonov et *Une Vie de héros* de Richard Strauss.

Le concert de l'**Orchestre Philharmonique de Radio-France** 11 juillet était déjà captivant. Mais celui de ce 17 juillet est l'un des phares de cette 40e édition du Festival occitan, *ex-*

aequo avec la *Symphonie « Résurrection »* de Gustav Mahler, dirigée par Tarmo Peltokoski à la tête de l'Orchestre national du Capitole de Toulouse quelques jours plus tôt.

Les atouts en sont dédoublés par deux œuvres « culte » et deux performeurs. Pianiste russe surdoué, **Daniil Trifonov** s'est spécialisé dans le répertoire romantique (voir sa discographie…). Sans tomber dans l'écueil de la pyrotechnie, son jeu fait mouche au prisme des facettes que déploie Sergueï Rachmaninov dans son *3e Concerto op. 30*, composé pour conquérir les USA et qu'il créa à New York (1909). « *Chanter la mélodie* » selon les mots de Rachmaninov *himself,* D. Trifonov l'assume avec sobriété dans l'*Allegro* initial. Envoûter son propre clavier, devenu jeux orgue au fil de la longue cadence (l'*Ossia* probablement) : le soliste triomphe de toutes les chausse-trappes. S'évader dans un parcours rhapsodique (*Intermezzo adagio*), en faire jaillir les idées, le jeu de timbres par son incroyable toucher des aigus tout se réalise. Et se performe même lorsque son piano se cabre comme un pur-sang pour lancer le final *Alla breve* que l'orchestre saisit dans son envol et son moteur rythmique. Car le direction réactive de **Daniel Harding** explore le romantisme fougueux, mais sans gesticulation. Le public les acclame tous deux vivement.

Le dernier poème symphonique *Ein Heldenleben* (*Une Vie de héros, opus 40*) de Richard Strauss fait pénétrer l'auditoire dans la saga d'un compositeur se mettant en scène, quelques décennies après Berlioz dans la *Fantastique*. Chacun des six mouvements réinvente la complexité orchestrale avec audace ; le *Philhar* en restitue le pouvoir cinétique. Le souffle post-romantque du mouvement initial pose la personnalité rayonnante *Héros* (*Der Held*), alors que le registre grotesque s'invite dans *Les Ennemis du héros* (*Des Helden Widersacher*) : ceux-ci jacassent chez les bois aigus et grondent chez les basses (on pense à la cour d'Hérode dans le futur opéra *Salomé*). Quel contraste avec les suaves courbes mélodiques du violon *solo*

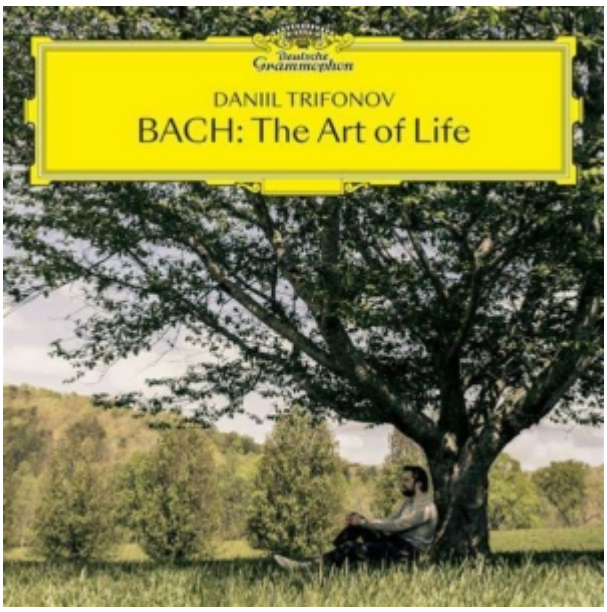
qui incarne la compagne du compositeur (*Des Helden Gefährtin*) dans une douceur sensuelle ! Le jeu de **Nathan Mierdl** (26 ans) s'y déploie sereinement avec une sensibilité saisissante. La montée en puissance des mouvements suivants s'accomplit avec une précision au *laser,* séparés par la seule accalmie du mouvement « viennois » qu'enrobent les arpèges de harpes (*Œuvres pacifiques du héros*). Les trompettes en coulisse du *Combat du héros* lancent une chevauchée straussienne (moins noble que celle wagnérienne), décuplée par la force tellurique des percussions et de somptueux cuivres graves. Cette vie orchestrale grouillante, haletante et pleine de ruptures cède enfin la place à une fin quasi chambriste, émaillée du dialogue concertant avec l'excellent cor solo qui symbolise *Le renoncement et l'accomplissement du héros*. Subjugués, les deux mille auditeurs de l'Opéra Berlioz retiennent leur souffle plusieurs minutes avant d'applaudir. La marque des grandes soirées !

Aux saluts, de vives acclamations récompensent toutefois les deux *Helden*-solistes du *Philhar* (violon solo, cor solo) autant que Daniel Harding, un héros modeste de la saga straussienne. En lever de rideau de ce concert, le directeur **Michel Orier** avait adressé un vibrant hommage aux Héros du Festival Radio-France Montpellier qui fête sa 40e édition. Soit les trois fondateurs : **Jean-Noël Jeanneney** (Radio-France), **René Koering** (directeur du Festival pendant de longues décennies) et **Georges Frêche** (maire de Montpellier) en l'an 1985.

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), 17 juillet 2025. RACHMANINOV / R. STRAUSS. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Daniil Trifonov (piano), Daniel Harding (direction).

Crédit photo (c) Droits Réservés

CRITIQUE CD événement. TRIFONOV : BACH : The Art of life (2 cd / 1 Blu-ray – Deutsche Grammophon, oct 2021) – La Famille Bach



CRITIQUE CD événement. TRIFONOV : BACH : The Art of life (2 cd / 1 Blu-ray – Deutsche Grammophon, oct 2021) – CLAN LUMINEUX : La Famille Bach, père & fils – **CD1** – D'abord saluons l'agilité et sensibilité dont le jeu liquide, transparent, d'une tendre douceur très articulée et jamais creuse, indique l'essence prémozartienne du premier Bach ici, **Johann Christian** (1735 – 1782) qui fusionne virtuosité enivrante, élégance racée et sous les doigts inspirés de Daniil Trifonov, délicatesse, flexibilité, sobriété. Beau contraste avec la pudeur mélancolique de la **Polonaise de Wilhelm Friedemann** (170-1784). Un pas est franchi avec l'éloquence dramatique, plus

nuancée encore avec le **Rondo de CPE Carl Philip Emanuel** (1714-1788) qui touche davantage par sa profondeur et sa justesse de ton. Trifonov complète tel tableau déjà plus que contrasté, à la palette émotionnelle très diverse.
Cette approche libre comme spontané, désormais éloquente et simple, touche encore par ses cadences fougueuses puis pudiques, continument souples grâce au jeu précis et volubile qui incarne chacune des 18 Variations d'après « *Ah vous dirai je Maman de Mozart* », sublimé par l'esprit de l'élégance de **Johann Christoph Friedrich** (1732 – 1795).

Subtil et profond, tendre et contemplatif

Daniil Trifonov se surpasse Pour l'amour des BACH

Puis s'accomplissent les équilibres du **Livre d'Anna Magdalen**a / Notenbüchlein du père fondateur, **Johann Sebastian** (1685-1750) dont Trifonov éclaire le « classicisme » intrinsèque ; la juste proportion de chaque séquence qui annonce tous les éléments repris séparément par chacun de ses fils : les 2 premiers Menuets exposent sans aucun maniérisme, volubilité ornementée, flux mélodique, pudeur, élégance, voire gravité pour le second. Les Polonaises sont comme en apesanteur grâce à la délicatesse de l'énoncé. La 2è Polonaise in D minor (plus développée, presque 4mn) fait émerger une pudeur secrète inédite. Là encore magnifique contraste avec la bonhommie joyeuse et simple, lumineuse et naturelle de la Musette au caractère paysan, rustique, direct et sobre.
Tout fait sens car la virtuosité digitale est d'une franchise

absolue, au service d'une sensibilité qui écarte le tapage et cultive l'intériorité… Menuet d'une délicatesse extrême, énoncé, simple, droit, objectif.
Le dernier **Menuet in C minor** dit cette maturité lumineuse qui éblouit par sa justesse ; sans omettre la gravité et la noblesse, ceux d'un chemin parcouru, toute une vie contenu dans le « testament » aux allures de choral, serein, doux de « *Bist du bei mir BWV 508* » – Bach sait exprimer de la mélodie initiale de Stöltzel dans la retenue préclassique, l'unité et la profondeur entre croyance et certitude, sérénité et accomplissement, douceur et gravité.
La Chaconne qui peut être qualifiée de « grande » (15mn, d'après la partita pour violon BWV 1004) développe les mêmes vertus de la pondération articulée, pour la main gauche : sobriété et clarté, digitalité enivrée et limpidité constamment olympienne ; l'édifice étant gravi pas à pas, dans la ciselure sobre de chaque nuance. Jusqu'à édifier en vagues successives, ascensionnelles, une architecture qui peu à peu à mesure qu'elle s'accomplit (et qui s'enracine profond dans le clavier), impressionne par ses dimensions et sa hauteur d'inspiration, jusqu'à la mélodie finale qui sonne comme une délivrance miraculeuse, inespérée et superbement chantante.



CD2 – Dès le premier Contrapunctus de **l'Art de la fugue**, la douceur élégiaque du jeu, sa limpidité filigranée, d'une tranquillité absolue fait chanter chaque ligne du contrepoint avec une articulation magicienne accordant clarté, précision, nuance, chant. La conception est d'une tendresse désarmante, sa profondeur égalant sa délicatesse.
La sensibilité chantante du pianiste échafaude plusieurs constructions mentales, comme des divagations nées d'une improvisation libre et nuancée. Les 19

sections dévoilent la science et l'imagination sans limite d'un Bach, génie du contrepoint architectural qui touche à l'abstraction la plus enivrante. La créativité, la ductilité de la soie sonore ainsi tissée enchantent, fascinent, envoûtent littéralement. Superbe réalisation où la texture sonore conduit vers une extase contemplative. Après ses offrandes à l'âme russe (destination Rachmaninov qui a occupé sa précédente inspiration, les BACH de Trifonov touchent tout autant par leur vérité et leur sincérité. Daniil Trifonov, concepteur de programmes excellemment construits, confirme qu'il est bien le pianiste le plus convaincant de sa génération, aussi virtuose que très subtile interprète : aux côtés des Yuja wang ou Yundi Lee, Alice Sara Ott ou son égal pour nous, Benjamin Grosvenor chez Decca, **Daniil Trifonov**, poète du verbe pianistique et concepteur magicien de programmes personnels s'affirme comme le pianiste majeur de l'écurie **DG Deutsche Grammophon**. Et probablement plus interprète qu'acrobate, à la différence de ses confrères/sœurs qui sacrifient trop souvent la justesse et la sincérité pour l'affichage et la démonstration. CLIC de CLASSIQUENEWS

CRITIQUE CD, événement. The Art Of Life : BACH, père et fils. DANIIL TRIFONOV, piano. Enregistré en déc 2020, janv-fév 2021 (cd1 et 2) – Berlin oct 2021 (Blu-ray) – 2 cd, 1 blu ray DG **Deutsche Grammophon**

COMPTE-RENDU, critique, piano. PARIS, le 29 oct 2019. Daniil TRIFONOV : Scriabine, Beethoven…

COMPTE RENDU, CRITIQUE, RÉCITAL DANIIL TRIFONOV, piano, Philharmonie de Paris, 29 octobre 2019. Scriabine, Beethoven, Borodine, Prokofiev. Les récitals de **Daniil Trifonov** sont des promesses d'aventures à ne pas manquer. Cet artiste unique, ce musicien rare et authentique n'est jamais à court d'inspiration ni d'audaces. Personnalité haute en couleurs, il va au bout de sa pensée, de ses intuitions, de sa liberté, allant parfois jusqu'à prendre des risques, pour nous insensés. C'était le cas le 29 octobre, dans une salle Pierre Boulez pleine à craquer, le public investissant également la scène, en hémicycle autour du piano.

DANIIL TRIFONOV: DE L'IMMATÉRIEL À L'EXTASE



TRIFONOV a construit un programme captivant à dominante russe: **Scriabine, Beethoven, Borodine et Prokofiev** (cherchez l'erreur!). S'il n'y avait eu l'entracte, pause qui semblait davantage destinée au public, l'eût-il probablement enchaîné d'un seul trait sans sourciller, ce qu'il fit dans la première partie. **Scriabine** pour commencer, avec une succession de ces pièces que sont les études, les poèmes, et enfin une de ses dix sonates en un seul mouvement – la neuvième – dont il extrait la substance concentrée dans un investissement expressif extrême. C'est un monde d'atmosphères et de couleurs qui nait de son toucher incomparable. **La première étude opus 2 n°1** s'abandonne dans sa douce et grise mélancolie sans verser dans l'impudique affectation. Dans **les deux poèmes opus 32**, le pianiste oppose les harmonies rêveuses du premier, murmuré mais délicatement timbré et chanté, aux sons arrachés du second, excessif, déchiré. Il en va de même dans **les huit études opus 42**: la première (presto) vole, insaisissable, sous un toucher d'une finesse que l'artiste est le seul à pouvoir imaginer, et qui caractérise aussi la troisième (prestissimo), où il laisse doucement percer un chant derrière l'impalpable vélocité des trilles et ses harmonies atypiques. Le pianiste nous fait entrer dans l'intimité de la seconde et de la quatrième chantant tendrement sur les notes fondues de sa main gauche. La cinquième (affanato) a contrario est emportée dans

un tempo hallucinant et nous met à la lisière d'un précipice. C'est le cas de beaucoup des mouvements rapides qu'il interprète, s'évadant parfois de la pulsation de façon déconcertante pour l'auditeur, mais ne serait-ce pas délibéré? Son intention n'est-elle pas justement de faire vaciller l'équilibre en gommant (parfois exagérément?) l'assise rythmique, et nous sortir de notre confort d'écoute? Car à tendre l'oreille, on acquiert tout de même cette certitude que rien n'est savonné, mais bien sous contrôle, dans une sureté technique à toute épreuve. Déconcertant aussi cet enchaînement sans la moindre respiration, le souffle à peine suspendu, de **la Sonate n°9 de Scriabine**, dite « la Messe noire » avec celle **n° 31 opus 110 de Beethoven**, qui provoque dans le public une ébauche d'applaudissements vite étouffée. Ici encore pas d'ennui possible. Trifonov en exacerbe les contrastes, nous fait frissonner de ses fantomatiques angoisses, comme de ses moments extatiques poussés à leurs sommets. L'avant dernière sonate de Beethoven sort d'emblée de ce que l'on attendrait stylistiquement et musicalement. Le premier mouvement est joué assez rapide, aérien, céleste même, et limpide, dans une forme de continuité avec Scriabine! L'allegro molto a l'allure d'un scherzo d'une grande modernité d'approche, où le rythme et les plans sont mis en valeur. L'adagio, très lent, déploie un chant très conduit et d'une grande hauteur d'esprit. La fugue part de très loin, très lente au départ, mais la clarté de ses voix servie par une pédale d'une précision horlogère et des basses d'une belle densité ne laisse à aucun moment retomber l'attention, jusque dans l'emballement surprenant de la fin.

Trifonov offre un préambule en seconde partie: trois pièces extraites de **la Petite suite de Borodine** (Au couvent, Intermezzo, et Sérénade). Il y déploie tout un art de la suggestion et des couleurs, et si son piano chante, il ne sur-valorise jamais la mélodie, privilégiant le climat et la rêverie propres à chacune. Vient enfin **la sonate n°8 opus 84 de Prokofiev**. De cette « sonate de guerre », le pianiste nous livre une interprétation foudroyante, paroxystique, par la

hardiesse des tempi, la multitude des idées musicales, et surtout par une vision radicale et âpre de son univers par endroits violent et ténébreux – il n'hésite pas à marteler le clavier – qui tourne au mirage dans l'andante sognando troublant de charme. Le final est mené à un train d'enfer, ne laissant aucun répit, à deux doigts de saturer notre capacité auditive à absorber une telle avalanche de notes. C'est une prouesse par laquelle le pianiste scotche définitivement son auditoire, qui réagit par un déluge d'applaudissements. Les bis seront russes aussi, avec cette fois Rachmaninov: une Vocalise (opus 34 n°14) décantée, suivie des Cloches, celles du Baptême, brillantes de mille feux, dans une transcription fort réussie du pianiste.

Ce soir encore, **Daniil Trifonov nous aura captivés, éblouis, étonnés**. Il aura tenu notre écoute en éveil permanent, ne lui laissant la possibilité de « décrocher » à aucun moment. On aura pu tiquer sur tel ou tel mouvement, ou œuvre, cela en toute subjectivité, il n'en reste pas moins que ce pianiste est incontestablement un grand artiste qui a le courage de ses idées et de ses choix, et met son talent et ses moyens hors du commun au service d'une intégrité et d'une profondeur de pensée qui ne souffrent aucun doute, et d'une sensibilité à fleur d'âme.

COMPTE-RENDU CRITIQUE RÉCITAL DANIIL TRIFONOV, piano, Philharmonie de Paris, 29 octobre 2019. Scriabine, Beethoven, Borodine, Prokofiev.

CD événement, critique. DANIIL TRIFONOV, piano – Destination Rachmaninov : ARRIVAL – Concertos 1 et 3. PHILADELPHIA orchestra, Yannick Séguet-Nézin, direction (2 cd DG Deutsche Grammophon)



CD événement, critique. DANIIL TRIFONOV, piano – Destination Rachmaninov : ARRIVAL – Concertos 1 et 3. PHILADELPHIA orchestra, Yannick Séguet-Nézin, direction (2 cd DG Deutsche Grammophon). Voici donc un excellent double cd qui témoigne de la maturité et de l'étonnante musicalité du jeune pianiste russe Daniil Trifonov. En achevant son périple Rachmaninov, relayé par un abondant dispositif vidéo, quasi cinématographique (**DESTINATION RACHMANINOV**), le pianiste

captive littéralement par une digitalité facétieuse et virtuose, pour nous supérieure à la mécanique électrique des asiatiques (Wang ou Lang Lang) : le Russe est doué surtout d'une profondeur intérieure, – absent chez ses confrères/soeurs, ce chant nostalgique qui fonde la valeur actuelle de ses Liszt (publiés aussi chez DG).

CD1 – Le Concerto n°1 (Moscou, 1892) nous fait plonger dans l'intensité du drame ; un fracas lyrique immédiatement actif et rugissant, bientôt rasséréné dans une texture lyrique et langoureuse dont seul Rachmaninov a le secret ; qui peut effacer de sa mémoire le motif central (cantilène à la fois grave mais douce) de ce premier mouvement Vivace, qui a fait les belles heures de l'émission Apostrophes de Bernard Pivot ? D'autant que le jeu perlé de Daniil Trifonov fait merveille entre sagacité, activité, intériorité ; entre allant et tendre nostalgie ; il tisse des vagues d'ivresse éperdue comme au diapason d'un orchestre nerveux voire brutal (excellente précision de Nézet-Séguin pour restituer la déflagration sonore d'une orchestration qui peut sonner monstrueuse), séries de réponses électriques et tout autant percutantes et vives, au bord de la folie (grâce à une digitalité fabuleusement libre, frénétique ou en panique). Ce jeu élastique entre à coups et secousses, puis élargissement de la conscience, trouve un équilibre parfait entre le piano et l'orchestre.
L'Andante caresse, respire, plonge dans des eaux plus ambivalentes encore où règne comme une soie nocturne, l'onde sonore onctueuse de l'orchestre plus bienveillant. Daniil Trifonov chante toute la nostalgie en osmose avec les pupitres de l'orchestre aux couleurs complices.
A travers une forme de monologue enchanté, sourd l'inquiétude d'une gravité jamais éloignée. La lecture approche davantage une veille attendrie plutôt qu'une libération insouciante. Là encore on goûte la subtilité des nuances et des couleurs.
La partie la plus passionnante reste l'ultime épisode Allegro vivace dont le chef fait crépiter les rythmes (déjà)

américains, le swing qui semble quasi improvisé, d'autant que le cheminement du jeune pianiste se joue des rythmes, de l'enchaînement des séquences avec une précision frénétique, une acuité vive et engagée d'une indiscutable énergie ; un tel déhanchement heureux regarde directement vers le bonheur comme la liberté du Concerto n°3, lui créé à New York par l'auteur le 28 nov 1909.
Brillant autant que créatif, Trifonov nous livre son propre **arrangement du premier volet des Cloches**, soit un morceau de 6mn (allegro ma non tanto) qui montre toute la sensibilité active et l'imagination en couleurs et timbres qui l'inspirent.

Périple réussi pour Daniil Trifonov Rachmaninov intérieur et virtuose

CD2 – Cerise sur le gâteau et approfondissement de cette utlime escale en terres Rachmaninoviennes, **le Concerto pour piano n°3** affirme une égale musicalité : immersion naturelle et progressive sans heurts, en un flot à la fois ductile et crépitant où l'orchestre sait s'adoucir, rechercher une

sonorité médiane qui flatte surtout le relief scintillant du piano. Le jeu de Trifonov est d'une précision caressante, onctueuse et frappante par sa souplesse, comme une vision architecturée globale très claire et puissante. L'écoulement du début est presque hors respiration, d'une tenue de ligne parfaite, à la fois irrésistible, allante, de plus en plus souterraine, recherchant le repli et l'intériorisation ; ce que cherche à compenser l'orchestre de plus en plus déclaratif, ménageant de superbe vagues lyriques comme pour mettre à l'aise le soliste ; aucun effet artificiel, mais l'accomplissement d'une lecture d'abord polie dans l'esprit ; D'une imagination construite foisonnante, Trifonov soigne l'articulation au service de sa sonorité, écoute l'intériorité de la partition et cisèle son chant pudique avec une tendresse magicienne. Chaque point d'extase et de plénitude sonore rebondit avec un galbe superbement articulé ; peu à peu le pianiste fait surgir une sincérité de plus en plus lumineuse que l'orchestre fait danser dans un crépitement de timbres bienheureux. La réexposition éclaire davantage la sensibilité intérieure du pianiste qui ralentit, écoute, cisèle, distille avec finesse l'élan lyrique, souvent éperdu de son texte.
Jusqu'à l'ivresse presque en panique à 8' du premier mouvement, avant que ne cisaillent les trompettes cinglantes plus amères, révélant alors des cordes plus nostalgiques ; mais c'est à nouveau le piano somptueusement enchanté qui recouvre l'équilibre dans ce mitemps.
La seconde partie dans ses vertiges ascensionnels est hallucinée et crépitante ; le pianiste semble tout comprendre des mondes poétiques de Rachmaninov : ses éclairs fantastiques, ses doutes abyssaux, ses élans éperdus… Trifonov sachant à contrario de bien de ses confrères et consœurs, éviter toute démonstration, dans l'affirmation d'un chant irrépressible, viscéral, jamais trop appuyé, triomphe dans une sonorité toujours souple et fluide, solaire et tendre (cf la qualité de ses Liszt précédents déjà cités). Le soliste sait préserver l'ampleur d'une vision intérieure, imaginative, poétique, suspendue, d'une incroyable respiration profonde, en

particulier avant la 2è réexposition du thème central (15’40 à 15’53). Tout l’orchestre le suit dans ce chant de l’âme et qui s’achève dans une glissade fugace, subtilement ciselée dans l’ombre.

L’intermezzo est en forme d’Adagio qui affirme la même volupté lointaine, une distanciation poétique écartant tout acoups, mais invite à l’expression la plus intime d’un cœur attendri, extatique. Cette éloquence intérieure est partagée par l’orchestre et le pianiste qui colore et croise de nouvelles visions au bord de l’évanouissement, sait s’appuyer davantage sur l’orchestre : les champs intérieurs y sont remarquablement sculptés, véritables ivresses qui portent au songe et à la rêverie, à l’oubli et au renoncement… en un crépitement qui soigne toujours la clarté et la précision d’un jeu nuancé, détaillé, et d’une grande invention comme d’une grande intelligence sonore.

Le dernier mouvement, « Finale. Alla breve », semble réunir toutes les forces vitales en présence et récapituler les songes passés, en un chant revivifié qui énonce les principes d’une reconstruction désormais partagée par instrumentistes et piano solo ; le chant s’enfle, grandit, ose une carrure nouvelle, galopante ; Trifonov réussit l’expression de cette chevauchée toute de souplesse et de nuances chantantes. Le jeu du pianiste est tout simplement irrésistible comme happé, aspiré par une dimension qui dépasse l’orchestre… facétieux, mystérieux, le clavier vole désormais de sa propre énergie, aérienne : le lutin Trifonov (3’57) cisèle ce chant cosmique, dans les étoiles, comme un jaillissement naturel. D’une caresse infinie qu’il inscrit, suspend au delà de la voûte familière dans la texture même du songe. Un songe éveillé, en chevauché, dans un galop qui mène très très loin et très haut, révélé en partage. Hallucinant et cosmique. Du très grand art.

LIRE notre annonce du cd événement **Departure / Destination Rachmaninov** (octobre 2018)
https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-daniil-trifonov-destination-rachmaninov-departure-1-cd-dg/

LIRE aussi notre annonce du cd événement : ARRIVAL / Destination Rachmaninov (octobre 2019)

CD événement, critique. DANIIL TRIFONOV, piano – Destination Rachmaninov : ARRIVAL – Concertos 1 et 3. PHILADELPHIA orchestra, Yannick Séguet-Nézin, direction 52 cd DG Deutsche Grammophon) – CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2019. Parution le 11 octobre 2019.

CD événement, annonce. DANIIL TRIFONOV – Destination

Rachmaninov : ARRIVAL – Concertos 1 et 3



CD événement, annonce. DANIIL TRIFONOV – Destination Rachmaninov : ARRIVAL – Concertos 1 et 3. Et s'il était avec notre favori britannique, **Benjamin Grosvenor**, le jeune pianiste actuel le plus convaincant de l'heure ? Le lutin russe, **Daniil TRIFONOV**, doué d'une éloquence souple et intérieure capable de faire jaillir des crépitements intimes, en particulier chez Rachmaninov, achève ainsi son périple dédié au grand Serge Rachmaninov, lui-même pianiste virtuose. Rachmaninov joua lors d'une tournée américaine avec le Philadephia Orchestra ces deux mêmes Concertos légendaires (n°1 et n°3).

Véloce et versatile, pétillant et aérien, son jeu éblouit littéralement dans le volet le plus redoutable de ce double album « arrival », dans le périlleux Concerto n°3 (ce même sommet qui avait conclu le dernier Festival Menuhin à GSTAAD, le 6 sept 2019). Pudique et puissant, surtout son jeu se montre irrésistible dans une partition dont il distingue chaque nuance, en la rétablissant dans le parcours intime du compositeur. Funambule ou galopant à toute bride, poétique ou épique, Daniil Trifonov montre une maturité saisissante dans ce dernier jalon, en complicité avec le chef québécois, **Yannick Nézet-Séguin** à la tête du **Philadelphia Orchestra**. Le jeune homme il y a quelques années imberbe (cd LISZT 2015), a gagné une profondeur lumineuse, une tendresse d'une rare subtilité, en témoigne cette barbe nouvelle qu'il arbore à présent. La sortie du double coffret **DESTINATION RACHMANINOV :**

ARRIVAL est annoncée le **11 octobre 2019** chez DG Deutsche Grammophon. **Probable CLIC de CLASSIQUENEWS de l'automne 2019.**

LIRE aussi notre annonce dédiée au premier volet DEPARTURE du périple « DESTINATION RACHMANINOV »

_____
_____


Deutsche Grammophon
Daniil Trifonov
DESTINATION RACHMANINOV · ARRIVAL
Piano Concertos 1 & 3
The Philadelphia Orchestra · Yannick Nézet-Séguin

COMPTE-RENDU, critique, concert. VERBIER festival 2019, le 21 juil 2019. S BABAYAN, D TRIFONOV, pianos. Shchedrin, Schumann, …

COMPTE-RENDU, CONCERT. VERBIER FESTIVAL 2019, le 21 juil 2019. VERBIER CHAMBER ORCHESTRA, GÁBOR TAKÁCS-NAGY, direction / LAWRENCE POWER, alto / SERGEI BABAYAN et DANIIL TRIFONOV, pianos. Shchedrin, Schumann, Bach, Mozart.



La salle des Combins à Verbier est ce que l'on appelle une structure éphémère, pouvant accueillir 1800 personnes. Elle est spécialement montée et équipée pour abriter les grandes formations le temps du festival. Le 21 juillet, **le Verbier Festival Chamber Orchestra** dirigé par son chef hongrois **Gábor Takács-Nagy** partageait sa scène avec l'altiste Lawrence Power et les pianistes **Sergei Babayan** et **Daniil Trifonov** dans un programme des grands soirs, apprécié des habitués du prestigieux festival.

BABAYAN ET TRIFONOV : ENTRE PÈRE ET FILS

Prologue.
Le Concerto Dolce pour alto, orchestre à cordes et harpe, du compositeur **Rodion Shchedrin** (1932) est une composition de 1997 en un seul mouvement. Il met en valeur l'alto dans un ambitus large. Lawrence Power interprète avec une grande force expressive et une maîtrise totale cette œuvre qui se situe à la lisière de la modernité, imprégnée en profondeur d'un classicisme assumé. C'est sans faillir qu'il soutient fermement de son archet les lignes mélodiques parfois interminables, dont il traduit le sentiment mélancolique, les slaves états d'âme, et en accentue les accès douloureux, perçant par moments l'extrême aigu de l'instrument avec une justesse parfaite, accompagné d'un orchestre dirigé avec grande méticulosité.

Interlude.
L'Andante et variations pour deux pianos opus 46 de Schumann est rarement joué en concert et c'est une chance de l'entendre ici, qui plus est par deux musiciens dont la complicité ne fait aucun doute, celle du maître **Sergei Babaya**n, et de son élève surdoué et inspiré, **Daniil Trifonov**. On perçoit sur le visage de Babayan cette bonté bienveillante, cette paisible douceur qui baigne aussi son jeu, et Trifonov, loin de vouloir tuer le père, d'une respectueuse et attentive docilité, se fond dans le moule de tendresse façonné par son maître, et s'accorde avec lui pour nous en dire au creux de l'oreille toutes ses confidences. Cela donne un délicat bijou musical dont on cède au charme sans résistance, un moment de pure grâce.

Bach, le père, et l'enfant Mozart.
L'orchestre se joint au duo pianistique dans **le Concerto pour deux claviers BWV 1062 de J.S. Bach**. Les deux musiciens en tissent inlassablement l'étoffe avec cette même complicité et jalonnent des reprises alternées de leurs traits le flux continu de l'œuvre, dans un unique mouvement dynamique. Puis quel délicieux moment avec l'andante joué sans empressement,

ni lenteur néanmoins, dans un phrasé enveloppant, tout en rondeur et en douceur! Le dernier mouvement allegro assai suit dans une réjouissante énergie soutenue avec légèreté par l'orchestre: ici la différence de jeu des deux pianistes point un peu plus, Babayan colorant le sien à l'articulation nette, en ourlant davantage les lignes mélodiques, Trifonov se situant dans une abstraction analytique, marquant davantage les appuis. En deuxième partie, autre concerto pour deux pianos, celui en mi bémol majeur K 365 que Mozart composa en 1779 pour sa sœur et lui-même. Babayan et Trifonov prennent un plaisir commun non dissimulé à partager l'innocence de ces pages, à y mettre leur cœur d'enfant, Trifonov avec une simplicité confondante, l'air de ne pas y toucher, Babayan dans un surcroît de lumineuse tendresse.

Épilogue.
Quoi de mieux que Mozart après Mozart? Le public demande un bis: Babayan déplace sa banquette pour cette fois partager humblement le clavier de son élève. **La Sonate pour piano à quatre mains en ut majeur KV 381** clôt le concert, et ravit définitivement le cœur de l'auditoire heureux. Les notes de cette belle soirée continueront de vibrer dans nos mémoires, comme celles de ces harmonieuses et radieuses retrouvailles, celles d'un élève reconnaissant et de son maître récompensé.

Illustrations : © Lucien Grandjean

COMPTE-RENDU, CRITIQUE, RÉCITAL PIANO. FESTIVAL DE VERBIER, le 20 juil 2019. DANIIL TRIFONOV, piano, Berg,… Ligeti

COMPTE-RENDU CRITIQUE RÉCITAL DANIIL TRIFONOV, piano, VERBIER FESTIVAL, 20 juillet 2019. Berg, Prokofiev, Bartók, Copland, Messiaen, Ligeti, Stockhausen, Adams, Corigliano. Le Verbier Festival (Suisse) qui s'achèvera le 3 août propose sur ses hauteurs une immersion musicale de haut vol, avec les plus prestigieux interprètes. Fort de sa renommée, il sait oser des programmes qui sortent des sentiers battus. Le 20 juillet, le pianiste **Daniil Trifonov**, Premier Prix et Grand Prix du concours Tchaïkovski, donnait un récital peu banal à l'église de Verbier, enchaînant des œuvres du vingtième siècle et contemporaines.

Construire un programme de récital requiert une réflexion en profondeur que bien des musiciens escamotent, se contentant parfois d'une œuvre phare, ou deux, enrobée de quelques pièces de leur répertoire pourvu que les tonalités s'accordent dans leur succession, gage d'impression d'unité. Ce n'est pas le cas de Daniil Trifonov dont les programmes sont toujours soigneusement et intelligemment conçus. Quelle hardiesse dans celui de ce soir! Il faut sacrément de l'aplomb pour imposer aux oreilles mélomanes des pièces qui s'éloignent de la séduction mélodique « classique » et du si familier et confortable langage tonal, pour conquérir un public avec un répertoire qui bouscule, étonne, percute, déroute, et plane parfois dans des sphères à l'indicible mystère.

DANIIL TRIFONOV: DE L'ÉNERGIE ET LA CONTEMPLATION AU PIANO PRÉDICATEUR



Daniil Trifonov arrive, ses partitions sous le bras, chaussé maintenant de lunettes, avec une allure d'étudiant qui viendrait soutenir une thèse. Il glisse en douceur dans le clavier du grand Steinway les premiers intervalles de la Sonate opus 1 d'**Alban Berg** (créée en 1910). Voici enfin un interprète qui n'en donne pas une version expressionniste ni déchirée! Il semble en chérir chaque note, les laisse éclore avec tendresse, dessine les contours complexes de sa polyphonie et de ses chromatismes avec une ultra sensibilité, prend le temps voluptueux de ses moments de relâchement, culmine dans les quadruples fortissimi sans dureté mais dans

l’ardeur empressée d’un lyrisme passionné. Quelle sensualité! il semble s’émerveiller de chaque note, de chaque micro-inflexion, de chaque entrelacement, dont il invente le mouvement sublime en même temps qu’il le joue, s’enthousiasme de ses élans, baigne de profonde plénitude les toutes dernières notes d’un si mineur enfin résolu. Le ton change avec Sarcasmes opus 17 de **Sergeï Prokofiev** (1912-14), percussifs et à l’énergie décapante. Le compositeur commentait ce recueil de cinq pièces par ces mots: « il nous arrive parfois de rire cruellement de quelqu’un, mais quand nous y regardons de plus près, nous voyons combien est pitoyable et malheureuse la chose dont nous avons ri. Alors nous commençons à nous sentir mal à l’aise… ». Trifonov maître dans la tenue rythmique et la précision de l’articulation, comme dans la conduite dynamique de ces pièces, trouve dans leurs sonorités contrastées leur ton férocement moqueur, voir malfaisant, incarne une monstruosité, prenant une attitude de gnome, les bras arqués, courbé sur le piano, l’œil noir. « Szabadban » (En plein air) est une suite de cinq pièces de **Béla Bartók** composée en 1926. L’énergie d’ Avec tambours et fifres (première pièce) s’enchaîne parfaitement avec la musique de Prokofiev, et introduit un univers où des esquisses de danses traditionnelles savamment accentuées (Musettes) croisent des mélodies qui apparaissent dans un halo de mystère à l’atmosphère contemplative (Musiques nocturnes). Le pianiste dévoile une palette de timbres d’une finesse à peine pensable, dans un contrôle absolu du son, pesant chaque note, écoutant chaque résonance, donnant profondeur aux plus doux pianissimi. Musiques Nocturnes prend un tour métaphysique mêlant aux unissons joués comme des antiennes le chant délicat d’un rossignol imaginaire. Trifonov nous transporte hors du monde dans ce moment de grâce, puis nous plaque au sol avec l’énergie tellurique de « la Chasse » (cinquième pièce). Le voyage mystique se poursuit avec les sombres Variations pour piano d’**Aaron Copland** (1930): Trifonov y fait sonner le piano avec force mais sans rudesse, met du poids, fait éclater les dissonances, les adoucit, allège, raréfie, serre les cellules

rythmiques dans une énergie frénétique, introduit des cloches à toute volée, plaque de grands accords larges et dissonants qui annoncent Messiaen. C'est grandiose. Justement, des Vingt Regards sur l'Enfant-Jésus (1944) d'**Olivier Messiaen**, Il joue le Baiser de l'Enfant-Jésus (15ème), d'une douceur désarmante, d'une prodigieuse longueur de son sous ses trilles bavards et lumineux, très lisztiens, façon ascensionnelle de conclure une première partie de concert fascinante!

Sous le signe de l'énergie et de la contemplation, Trifonov poursuit le concert avec Musica Ricercata (I à IV) de **György Ligeti** (1953-54): une perfection de précision, de clarté, dans une progression dynamique telle que l'énergie semble se régénérer au fur et à mesure de l'interprétation. Elle conduit à l'abstraction des accords répétés du Klavierstück IX de **Karlheinz Stockhausen**, achevé en 1960. Le pianiste crée ici un univers en trois dimensions, de résonances et de silences, et parvient à produire une sensation de continuité, si difficile à réaliser dans l'écartèlement des registres et l'étirement rythmique, voire l'absence de rythmicité, libérant les harmoniques dans une pureté sonore absolue. A ce moment on prend conscience d'un impressionnant silence, celui du public captivé, dont l'attention et la concentration sont à leur comble. Le pianiste se garde bien de le sortir de cet état méditatif, avec la douceur hypnotique de China Gates de **John Adams**, d'une égalité impeccable, imperceptiblement kaléidoscopique, irréel de beauté stellaire! Rien ne vient troubler ce prodige, qui abolit le temps et procure un sentiment de béatitude. La répétition, l'ostinato semblant le fil conducteur de cette partie de concert, Trifonov donne pour finir, la Fantasia on an Ostinato de **John Corigliano** (1985). Cette œuvre, commande du concours Van Cliburn, créée par Barry Douglas, repose sur un ostinato sur lequel elle est bâtie en arche géante. Elle fait référence explicitement par ses citations au second mouvement de la septième Symphonie de Beethoven. Le pianiste l'interprète avec une profondeur hors du commun, et nous plonge dans son monde métaphysique et

extatique, à des années lumières de notre vulgaire et terrestre condition, avant d’accrocher au ciel comme une nuée de chants d’oiseaux. On reste subjugué. Comment sortir indemne de ce concert? Daniil Trifonov nous aura donné à vivre une expérience au-delà même de la musique, nous aura conduits quelque part dans de lointaines sphères, là où tout n’est qu’harmonie et beauté. 4’33 de silence (**Cage**) s’imposèrent ensuite.

COMPTE-RENDU CRITIQUE RÉCITAL DANIIL TRIFONOV, piano, VERBIER FESTIVAL, 20 juillet 2019. Berg, Prokofiev, Bartók, Copland, Messiaen, Ligeti, Stockhausen, Adams, Corigliano. Illustration : © Nicolas Brodard / Festival de Verbier